

.....
Institut Claude-Nicolas Ledoux

Actes du colloque « Y a-t-il une architecture industrielle contemporaine ? »

.....
*Tenu à la Saline royale d'Arc-et-Senans, les
6 et 7 mai 1999*

3^e édition (PDF), mise en ligne en novembre 2001

1/5



L'architecture industrielle : leçons d'hier pour demain

*Par Jean-François Belhoste, ingénieur,
historien de l'Inventaire*

Je serais bien en peine de vraiment traiter le sujet, c'est-à-dire des leçons d'hier pour demain, parce que je ne suis pas un constructeur d'industrie contemporaine, je ne suis ni architecte, ni industriel : je suis historien et je suis plus précisément archéologue industriel. C'est intéressant de parler un peu de cette discipline, discipline récente qui s'est développée, disons, depuis une vingtaine d'années. Archéologue industriel, cela veut dire d'abord archéologue. Etudes : on part des vestiges, dans une démarche finalement relativement humble, et puis, on cherche à les interpréter, on les interprète par des travaux d'histoire précisément - il faut aussi être historien -, et puis, on met tout cela en perspective avec d'autres disciplines. L'archéologie industrielle touche évidemment très directement à l'histoire des techniques, elle touche à l'histoire de l'architecture, peut-être plus à l'histoire finalement des techniques constructives, de l'art de bâtir que celle des styles, elle touche à l'histoire de l'aménagement, de l'aménagement du territoire. C'est forcément au croisement de ces différentes disciplines que l'on va se situer.

Je suis, en plus, non seulement archéologue industriel mais travaillant au sein de l'Inventaire général. Il est intéressant de rappeler ce qu'est l'Inventaire général. L'Inventaire général, créé il y a une trentaine d'années, service de la direction de l'Architecture et du Patrimoine, qui a pour tâche d'arpenter le territoire - vous voyez cette relation avec l'histoire de l'aménagement du territoire -, de recueillir petit à petit, de façon aussi tout à fait humble, tous les témoignages patrimoniaux. Petit à petit, il est apparu que la dimension industrielle faisait partie du patrimoine. Progressivement, une vingtaine de chercheurs ont été installés dans les régions pour recueillir ces témoignages, les mettre en mémoire, puisque le travail de l'Inventaire, c'est de mettre en mémoire ce patrimoine, par la photographie, par des notices détaillées des différents sites qui, dans le cas du patrimoine industriel, vont rendre compte de l'état des vestiges et, bien entendu, de la fonction, de l'évolution de ces vestiges, c'est-à-dire des réaménagements successifs qui, au cours des temps, ont pu se produire et qui font que finalement ils sont encore aujourd'hui lisibles.

Résultat de ce travail effectué depuis une vingtaine d'années : je ne présenterai pas de diapos - on est pressés - et, en plus, vous avez la chance d'avoir ici un stand que les services du Patrimoine ont installé et qui présente une quarantaine de publications - déjà - traitant de ces sujets dans différentes régions. En particulier, en Franche-Comté, vous verrez les publications sur les forges de Syam, les publications sur les forges de la Haute-Somme, les publications sur les marbreries du Jura. Et puis, il y a une collection sur laquelle j'attire votre attention : c'est celle des « Indicateurs du patrimoine » qui montre précisément le travail de recensement systématique, à peu près 300 notices par département. C'est une publication départementale. Il y en a eu une toute récente concernant le Jura, avec 500 sites dans un département comme le Jura, relevant du patrimoine industriel, et, en plus, disponible depuis quelque temps sur le site Internet du ministère de la Culture. Vous avez donc la possibilité de prendre connaissance de ce travail sur le patrimoine industriel à travers ces publications et puis les méthodes modernes de communication.

Et puis - j'oubliais -, nous allons visiter cette exposition qui a été faite à partir de la sélection d'une cinquantaine de sites tout à fait représentatifs - j'expliquerai, je crois, cet après-midi comment on a procédé - du patrimoine industriel français et qui pourra être visitée en fin de journée.

Ce qui est important à souligner - quand on prend ce recul d'une vingtaine d'années, on voit un peu ce qu'on a pu découvrir, de façon patiente, comme je l'indique -, c'est que ce patrimoine industriel est immensément plus riche qu'on aurait pu le soupçonner a priori. Je vous ai dit les chiffres : 300 à 500 sites par département. Donc, un patrimoine tout à fait méconnu et qui nous amène à nous poser la question de : pourquoi est-il méconnu ? comment se fait-il qu'il y ait cet oubli qui frappe l'industrie, contre lequel on ne peut rien, dans l'état actuel des choses ? Je pense que ce sera quelque chose sur lequel on aura l'occasion de revenir - c'est un point très important - parce que, au fond, on peut se dire que l'industrie porte en elle le témoignage du travail et que le travail, c'est quelque chose vis-à-vis duquel on a une certaine image négative, on aime mieux l'oublier que d'en garder la mémoire. Il y a aussi peut-être le fait - et là, je m'adresse aux industriels, en particulier - que la technique dans l'industrie se veut absolument tournée vers l'avenir de façon systématique. Il n'est absolument pas question pour elle de voir le passé. En quelque sorte, elle construit son avenir sur la destruction du passé. Je crois que l'on est là au coeur d'une difficulté tout à fait importante de l'image de l'industrie dans la société, dans l'architecture industrielle qui, comme on l'a très justement dit, représente une sorte d'image visuelle durable, que ce fait industriel, est porteur. Le fait de l'oublier, en quelque sorte, traduit parfaitement le fait qu'il y a un problème de mémoire par rapport à ce fait industriel.

Je voudrais aussi dire - c'est une conséquence de ce que je viens de dire - que l'ampleur, le nombre, la multiplicité des sites industriels ont fait que le territoire dans lequel nous vivons a été considérablement façonné par ce développement industriel qui, comme on le dit dans les textes, date d'un temps immémorial. Quand on ne sait pas dater les choses, on dit : « de temps immémorial ». Je trouve tout à fait intéressant que l'on ait, dans les sites que l'on a présentés, présenté des sites du XVIII^e siècle, parce qu'il y a trop souvent l'idée reçue que l'industrie ne daterait que du XIX^e siècle. Absolument pas ! Les vestiges que nous découvrons sans cesse sont de toute époque, si j'ose dire. Bien entendu, les plus récents sont les plus visibles et les mieux conservés. Et l'archéologie classique, l'archéologie de la fouille, bien entendu, travaille aussi dans ce domaine de l'archéologie industrielle.

Donc, un territoire qui est absolument façonné, des paysages tant urbains que ruraux qui ont été façonnés par l'industrie.

Un exemple qui toujours me fascine, c'est de penser au cas de Venise. Voilà une ville où les travaux historiques nous disent que, au XIV^e et au XV^e siècles, il y avait 80% de la population qui était employée dans l'industrie. Lorsqu'on va à Venise, on est confronté à des monuments, des bâtiments qui sont largement de cette période. Dans quelle mesure ? On nous dit, on nous explique que précisément ces bâtiments ont été des bâtiments liés à l'industrie. Je dirais, dans l'état actuel des choses, absolument pas.

Un autre exemple intéressant, c'est celui de Paris. Paris, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, Paris *intra muros*, première ville industrielle de France. C'est là où s'est concentrée une très grande partie de l'activité industrielle nationale. A-t-on la mémoire de cette activité industrielle ? A-t-on la mémoire de la façon dont le Paris *intra muros* a été façonné ? Il y a des exemples tout à fait intéressants, symptomatiques de cet oubli. La place des Vosges, que tout le monde connaît, lorsqu'elle a été décidée par Henri IV en 1605, c'était une place destinée à accueillir une grande manufacture de draps de soie à la façon milanaise. Et en effet, avant que le programme évolue, assez rapidement, il faut dire, vers un programme de résidences aristocratiques, on l'a installée comme telle. L'endroit où nous, nous travaillons à l'Inventaire général, donc un hôtel du Marais, le quartier du Marais, a été un quartier aristocratique à partir du XVI^e siècle. Auparavant - qui le sait ? -, disons entre le XII^e et le XIII^e siècles, c'était le grand quartier industriel de fabrication des draps justement, de cette grande industrie médiévale qui est l'industrie lainière, probablement une des plus grandes concentrations d'Occident. Et on peut penser même que tout ce quartier, dans sa trame d'hier, a été formé à partir de ce développement industriel, datant, en gros, de l'an mil et qui s'est effondré au moment de la guerre de cent ans,

contre la muraille de Philippe Auguste. C'était pour cela justement que ce quartier industriel se développait. Il n'y a absolument aucune mémoire de ce fait-là alors que, je répète, le quartier a été structuré précisément par ce développement initial proprement industriel.

Dans le domaine rural, c'est évidemment la même chose - et c'était tout à fait intéressant de voir l'usine de New Lanark, avec tout son réseau hydraulique. Il faut rappeler que, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, l'énergie dominante, c'est l'énergie hydraulique et que, par conséquent, le moindre cours d'eau est équipé précisément pour activer des machines, activer des industries mécaniques. Tous les 500 mètres pratiquement, il y a une usine, il y a des pièces, il y a des retenues qui aménagent le cours d'eau, qui construisent ce paysage hydraulique, dont nous sommes les héritiers.

Pour rester dans un contexte qui n'est pas encore celui que l'on connaît mieux de la grande industrie minière, typique, du XIX^e siècle, il faut évoquer aussi la question forestière. 50% probablement des produits forestiers étaient utilisés dans l'industrie à la fin du XVIII^e siècle. Cette nécessité de récolter du bois de feu a conditionné un aménagement forestier dont nous sommes encore les légataires. Une forêt comme la forêt de Chaux - que l'on a eu l'occasion de traverser -, il faut le rappeler, a été complètement façonnée, retravaillée entre le XVII^e et le XVIII^e siècles, non seulement pour approvisionner Salins... - pardon ! vous verrez pourquoi je confonds Salins et Arc-et-Senans -, donc la saline d'Arc-et-Senans mais aussi une grande verrerie, mais aussi les grandes forges - que l'on a pu voir aussi hier - de Rans et de Fraisans, de l'autre côté de la forêt. Vous voyez donc un paysager forestier façonné par l'industrie.

Ce qui est intéressant - et cela va me permettre de faire une transition avec le point que je voulais aborder juste après -, c'est que cette pression extrêmement forte de l'industrie sur la forêt a conditionné une sylviculture, un mode d'exploitation, un paysage par conséquent. Cette nécessité a fait que l'on est passé à la culture en taillis et on s'est trouvé manqué, à partir déjà du XVI^e siècle mais plus sévèrement à la fin du XVIII^e, de grand bois d'oeuvre. C'est cette condition, cette contrainte qui a fait que l'usage du bois dans l'architecture a dû faire avec, disons, et s'est mis à utiliser des bois courbes. C'est la fameuse charpente à la Philibert Delorme, ce sont, au début du XIX^e siècle, les charpentes du colonel Emy (?), c'est-à-dire des espèces de grands lamellés-collés qui vont servir pour les manèges mais qui vont servir aussi pour abriter des grandes forges, des grands installations sidérurgiques.

Justement, je suis déjà passé dans le deuxième point que je voulais évoquer : celui de la construction, de l'architecture et des enseignements que, encore une fois, ces approches d'archéologie industrielle peuvent nous fournir.

Il y a deux choses - et Jean-Claude Vigato l'a parfaitement rappelé à l'instant - qui sont absolument fondamentales, qu'il ne faut pas perdre de vue, une seule seconde, lorsqu'on traite d'architecture industrielle d'aujourd'hui comme d'hier, c'est qu'il y a la contrainte économique et la contrainte fonctionnelle qui pèsent de façon absolument déterminante sur ce type de construction. L'économie, cela joue - je suis tout à fait d'accord avec ce que vient de dire Jean-Claude sur Arc-et-Senans : les contraintes économiques ont pesé très fort sur la construction de ce magnifique monument. Il faudrait mieux connaître la part que représentent ces coûts de construction, hier comme aujourd'hui, et les politiques d'amortissement qui entraînent, par conséquent, des contraintes de durée de vie, qui sont pensées dès le départ. Le monument doit être amorti en tant d'années et, par conséquent, il est conçu pour vivre tant d'années. Il faudrait mettre à plat ces conditions, tant aujourd'hui qu'autrefois. Parce que finalement, ce que l'on constate, c'est que les coûts ne sont probablement pas si considérables si on prend en compte l'ensemble de l'investissement. Je crois que la saline de Salins, c'est à peu près 100.000 livres : trois fois plus cher que ce que l'on imaginait. Mais 100.000 livres dans le contexte de 1770, cela met en perspective, avec le capital engagé dans une grande compagnie contemporaine qui est la Compagnie du Creusot, 4 millions de livres - vous voyez ! -, comprenant tout, c'est-à-dire aussi bien le capital circulant, les stocks, les crédits, etc. C'est une part relativement modeste, somme toute, de l'investissement, de l'actif. Le surcoût que génère un projet d'une certaine qualité architecturale n'est probablement pas considérable. La question est ailleurs, par rapport justement à ces problèmes de durée de vie envisagés,

de flexibilité. Je crois qu'il faut toujours avoir cela en tête, encore une fois, aussi bien que pour l'analyse du passé que pour les considérations actuelles.

Le deuxième point, ce sont évidemment les contraintes fonctionnelles qui touchent à l'organisation du travail, aux aspects de sécurité par rapport au feu, par rapport à l'eau, au problème de circulation des marchandises et des hommes, enfin toute une série de contraintes qui pèsent, encore une fois, très fort et qui vont avoir un impact considérable sur le choix des matériaux. Là, on a évoqué, au niveau de l'architecture, les architectures qui font référence aux canons classiques de l'architecture, mais je crois qu'il faut mettre aussi en avant le fait que cette architecture industrielle est porteuse de techniques de construire en général extrêmement modernes, d'utilisation de matériaux nouveaux. J'en ai parlé pour les bois, on pourrait aussi en parler pour tout ce qui est métallique - et vous verrez dans l'exposition ces filatures des années 1840, qui sont les premières à utiliser la fonte. On pourrait parler aussi, bien entendu, du béton, puisqu'il faut rappeler que les procédés (*mot inaudible*) ont été d'abord testés, mis en oeuvre dans les grandes filatures du Nord avant de connaître le succès que l'on connaît.

Voilà, en gros, les points que je voulais évoquer, au niveau de l'enseignement de cette discipline de l'archéologie industrielle pour essayer de répondre à cette question : « Quelles leçons pour demain ? » Je crois qu'il y a d'abord un problème purement de culture. Sans chercher à être directement utilitaire dans ces énoncés de leçons, il faut se dire que l'on a un terrain à connaître, même de façon un peu gratuite, disons les choses, pour pouvoir sortir des sentiers battus, faire preuve d'innovation. C'est toujours un plus.

Quand on se trouve maintenant confronté à la nécessité de construire quelque chose de nouveau, de développer une activité industrielle, il y a une alternative qui se pose : on peut construire du neuf ou bien on peut réhabiliter de l'ancien. Le fait que nous sommes en effet confrontés à un énorme patrimoine industriel, dont on se demande bien ce que l'on va pouvoir faire, je me permets de poser la question de la réhabilitation de ce patrimoine ancien. J'aurais tendance à dire que, pour bien réhabiliter, il faut précisément bien connaître ces bâtiments. Bien connaître, cela veut dire avoir bien compris à quoi ils ont servi, encore une fois, avec des affectations successives, et puis la façon dont ils ont été construits, encore une fois, quelles techniques constructives ont été utilisées pour remplir les fonctions qu'ils ont eues. C'est une chose qui paraît extrêmement alimentaire à dire, mais, quand cela renvoie au problème de qualité de matériaux, au problème de compréhension de ce qu'est le programme initial, cela s'avère être beaucoup plus délicat qu'on le pense parce que la mémoire précisément de ce passé du bâtiment a été souvent oubliée. Et puis, lorsqu'on construit du neuf - je crois que là, cela a été parfaitement dit précédemment, en particulier par M. Parent -, il faut prendre en compte le fait que l'on s'inscrit dans un environnement qui est largement fait précisément de patrimoine. Il ne faut pas que la construction neuve qui va s'installer ne fasse aucun cas de tout ce qui l'enserme.

On peut, bien sûr, se poser la question : « En quoi le patrimoine est-il concerné par la création ? » - c'est la question qui nous est posée au sein de cette nouvelle direction de l'Architecture et du Patrimoine. Je crois que, au niveau du patrimoine industriel, c'est une question qui a son sens. La façon de bien construire des bâtiments de demain est probablement en effet très liée à la façon de prendre en compte le patrimoine ancien, de l'étudier, de le conserver et, entre autres précisément - je reviendrai, pour conclure, sur le point que j'évoquais tout à l'heure - pour, d'une certaine manière, se réconcilier avec le fait industriel, si tant est que ce soit possible. Je reste avec un point d'interrogation. Ne plus être honteux de cette industrie, savoir la mettre en valeur, être attiré éventuellement - et c'est l'aspect esthétique - par des beaux bâtiments qu'on a envie de voir, de contempler et qui peuvent donner envie d'en savoir un peu plus, c'est-à-dire finalement d'entrer dans ces usines, qu'elles soient les usines d'autrefois ou les usines d'aujourd'hui.